

plus violent de jour en jour, les glaces se fortifièrent, et nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avaient pas été jetées à la mer et d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fîmes des cabanes que nous couvrîmes de branches de sapin ; le capitaine et moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes ; les matelots élevèrent la leur à côté de nous ; et nous construisîmes pour mettre les vivres, un petit endroit où personne ne pouvait entrer qu'en présence de tous les autres. C'était une précaution nécessaire, et pour prévenir les soupçons qui auraient pu naître contre ceux qui en auraient eu la direction, et pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devait nourrir longtemps plusieurs personnes.

« Voici quels étaient les meubles des appartements que nous nous étions construits : le pot de fer dans lequel on faisait chauffer le goudron nous servait de chaudière ; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; et pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nos habits et des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il fallait nécessairement périr. Sans le pot il nous était impossible de rien faire cuire pour nous sustenter ; sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, et sans nos couvertures, toutes mauvaises qu'elles étaient, il n'y avait pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisait.

« Cet état est bien affreux, me direz-vous, écrit le P. Crespel à son frère, et l'on n'y peut rien ajouter ; pardonnez-moi, mon cher frère, car dans quelque temps il vous paraîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne et j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vu réduit. » (1)

(A suivre).

FR. ODORIC-M., O. F. M.

(1) Lettre Ve.

